

ESQUISSE DU STATUT PROFESSIONNEL DU PERSONNAGE HOUELLEBECQUIEN

Yaya TRAORÉ

Université Félix Houphouët-Boigny

LLITEC, (Côte d'Ivoire)

traoreyaya17@gmail.com

Résumé : Le développement est un concept complexe et flexible qui touche à tous les domaines de l'expérience humaine, notamment celui de la littérature d'autant que l'idée de développement charrie aussi le champ de la fiction. Le rapport développement et littérature est très manifeste dans l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq, où il s'implémente dans le personnage et dans l'environnement professionnel. Il y prend la forme de la quête matérielle, des réalisations sociales, du bien-être économique et social, sur les plans personnel, communautaire, national et international. En prenant ainsi pour prétexte le roman de cet important auteur de la littérature française contemporaine, la présente contribution aborde l'idée de développement dans une perspective littéraire, en tentant une étude sémiologique sur le statut professionnel du personnage houellebecquien dans l'entreprise. L'étude revient ainsi sur le parcours théorique et critique du personnage de roman, il analyse leurs relations interpersonnelles tumultueuses, avant de montrer que l'entreprise est paradoxalement le lieu d'une privation de liberté et d'une exploitation des employés. Manifestement l'entreprise apparaît comme le lieu de l'asservissement volontaire du cadre. La figure du cadre représente l'objet de cette exploitation de l'homme par le capitalisme. L'ultime objectif de l'étude consiste à montrer, à partir du statut professionnel du personnage et du monde entrepreneurial chez Houellebecq, que toute quête du développement constituerait une vaine illusion si elle n'est pas orientée vers le mieux-être de l'humain. Assurément la littérature promeut un modèle de développement social et économique qui valorise la condition humaine.

Mots-clés : *Cadre, Capitalisme, Développement, Économie, Entreprise, Houellebecq, Personnage, Société*

Sketch of the professional status of the Houellebecquien character

Abstract: Development is a complex and flexible concept that touches on all areas of human experience, especially that of literature, especially since the idea of development also carries the field of fiction. The relationship between development and literature is very evident in Michel Houellebecq's novel, where it is implemented in the character and in the professional environment. It takes the form of material quest, social achievements, economic and social well-being, at the personal, community, national and international levels. Taking as a pretext the novel of this important author of contemporary French literature, this contribution addresses the idea of development from a literary perspective, attempting a semiological study on the professional status of the Houellebecquian character in the company. The study thus returns to the theoretical and critical path of the novel character, he analyzes their tumultuous interpersonal relationships, before showing that the company is paradoxically the place of a deprivation of liberty and exploitation of employees. Clearly the company appears as the place of voluntary enslavement of the executive. The figure of the frame represents the object of this exploitation of man by capitalism. The ultimate objective of the study is to show, based on the professional status of the character and the entrepreneurial world at Houellebecq, that any quest for development would constitute a vain illusion if it is not oriented towards the well-being of the human. Certainly literature promotes a model of social and economic development that values the human condition.

Keywords: *Business, Capitalism, Character, Development, Economy, Framework, Houellebecq, Society*

Introduction

Le développement peut se définir comme un ensemble de visions, traduit en programmes, projets et actions coordonnées, mis en œuvre pour déployer un potentiel et pour atteindre un but ou un idéal social, économique, politique, etc. Il est aussi un processus visant à aboutir à un progrès. Tout le monde s’y emploie individuellement ou collectivement pour réaliser et donner forme à des attentes. Dans une perspective matérielle, les analystes de l’économie du développement (Acemoglu et Robinson, 2015) le déterminent extensivement en termes de progrès, d’acquis sociaux, de biens, de réalisations socio-économiques, politiques et de bien-être matériel, que ce soit sur le plan personnel ou à l’échelle communautaire, nationale et internationale. Eu égard à la flexibilité conceptuelle du terme « développement » et à sa capacité à s’inscrire dans toutes les questions qui relèvent du génie humain, l’idée de développement est aussi au cœur de la littérature, de l’œuvre littéraire et du roman. Chez Houellebecq, on parle aussi du développement, du travail, de l’entreprise dans toutes leurs aspérités. Il y est surtout question de celles et de ceux qui animent au quotidien l’entreprise, c’est-à-dire le cadre. Pour Maris (*Houellebecq économiste*, p.22), il s’agit bien de « ce pauvre cadre qui est le héros houellebecquien par excellence... » L’œuvre houellebecquienne est ainsi pénétrée de questions qui relèvent de diverses expériences humaine, économique et sociale, donc de développement. Dans son périple à travers les labyrinthes de l’entreprise, le personnage de Michel Houellebecq, ce personnage fortement réaliste, est dès lors confronté à toutes les questions existentielles, sociétales, sociales et économiques. Considérant leurs isotopies différentes, on peut bien se demander comment de la littérature à la réalité sociale et

économique, la fiction littéraire peut-elle impacter positivement le développement humain ? L'hypothèse de cette réflexion étant que la littérature est nécessairement actrice de développement social et économique. L'objectif visé est de montrer, à partir du statut professionnel du personnage et du monde entrepreneurial fictionnel mis en œuvre par Houellebecq, que toute quête du développement constituerait une vaine illusion si elle n'est pas orientée vers le mieux-être de la condition humaine. Pour y arriver, la contribution se structure autour de trois axes directeurs. Le premier axe se penche sur l'aventure théorique du personnage de roman dans une approche globale, puis progressivement dans le roman actuel pour aboutir à la situation singulière de celui-ci dans le roman houellebecquien. Chez Houellebecq, c'est surtout la condition professionnelle de ces personnages problématiques (les cadres moyens) qui nous intéresse. En deuxième lieu, l'étude dresse le profil atypique du personnage houellebecquien, en tentant de le cerner dans ses rapports avec ses semblables et la société. D'autant que chez Houellebecq il y a comme un déterminisme de la société capitaliste, les poncifs de cette société et ses trivialisations sur l'individu. En troisième lieu, l'étude montre comment l'entreprise, milieu de vie par excellence du cadre, constitue un système complexe, un environnement liberticide qui tient celui-ci en leste. Il s'agit ainsi d'explorer ces relations tumultueuses dans son écosystème qu'est l'entreprise. En s'appuyant sur la sémiotique narrative, la démarche méthodologique s'inspire de « Pour un statut sémiologique du personnage » (Hamon, 1972, pp.86-110) dont on observera d'évidentes convergences avec le titre du présent article. Ce parti pris pour la méthode sémiotique narrative s'explique par l'ambition de comprendre les modalités génératives et fonctionnelles du personnage du roman

houellebecquien. Il vise à décrypter le système de représentation du texte et l'univers fictionnel de l'auteur pour mettre en évidence la question du développement économique et social.

1. Le personnage, une catégorie du récit en constante mutation

La littérature n'est pas un simple objet figé, encore moins le genre romanesque. En tant que produit de l'imaginaire, elle est continuellement en mutation, débordant le cadre dans lequel les catégories du récit étaient demeurées depuis *La Poétique* (Aristote, 1858). À cet égard, le XXe siècle constitue un tournant décisif dans ce parcours, puisque bien des catégories du récit sont entrées dans une sorte d'inflation attisant et attirant l'intérêt de la critique. Le personnage n'a pas échappé à ce regain d'intérêt. Il est le principal objet autour duquel s'opère essentiellement cette mutation du texte littéraire. Passé la vague des formalistes et des avant-gardes structuralistes, en effet, l'œuvre littéraire et à avec elle, le personnage sont devenus beaucoup plus complexes. S'il peut être difficile d'appréhender et d'apprécier toutes ces mutations qui se déploient dans une contemporanéité dans laquelle nous sommes des acteurs, c'est-à-dire celle d'une histoire qui se déploie sous nos yeux avec la distance critique nécessaire, cependant certaines tendances s'observent.

Avec Lucien Goldmann (*Pour une sociologie du roman*, 1964) notamment dans l'inflation structuraliste, l'œuvre littéraire se laisse entraîner par l'expérience des sciences humaines. S'appuyant sur l'héritage de Georg Lukács (*La théorie du roman*, 1920), Goldmann articule sa réflexion sur une vision sociologisante du roman pour problématiser l'œuvre littéraire en tant que champ où se déploie la société dans ses menus aspects : humains, sociétaux et

économiques. Dans son sillage, le personnage l'actant central autour duquel se met en place cet univers. Si Goldman n'est pas l'instigateur de ce changement de paradigme, il aura le mérite de poser à nouveau au centre du débat les problématiques économiques et sociales dans le champ littéraire. Pour les tenants de ce courant, le personnage partage avec l'auteur, sa vie, nombre de ses référents sociaux, ses sentiments tels que ses joies, mais aussi ses attermolements, angoisses et peines. Le personnage, en tant que construction fictionnelle d'un auteur donné, apparaît ainsi comme le produit de la société d'appartenance de l'auteur qui l'a généré. Ce qui donne écho à la problématique principale de cette réflexion autour de la question du développement qu'elle soit envisagée dans une perspective sociale, économique, etc.

À la suite de Goldman, Philippe Hamon (Hamon, 1972, pp. 86-110) apporte une contribution substantielle à l'évolution et le statut général du personnage. Son étude est ouvertement centrée autour du personnage, en quelque sorte l'« être de papier » (Hamon, 1972, pp.86-110). Le profil du personnage romanesque qu'il élabore dans son article « Pour un statut sémiologique du personnage », procède d'une interprétation a fortiori du personnage. Pour lui, il faut profiler le personnage de façon constructive et progressive à partir des signes textuels qui se présentent au cours de la lecture et auxquels celui-ci s'identifie. Si le roman *Nana* (Zola, 1880) constitue la matière première de son expérimentation, Hamon préfigurait ainsi des pistes de lecture du personnage contemporain, celui qui est aujourd'hui en vogue chez la plupart des auteurs. Il y est surtout question d'un « être de papier » type nécessairement ambigu, qui ne se laisse pas facilement cerner. Comme un avertissement sur la complexité du personnage, Philippe Hamon (1972, pp. 86-110) rassure « Que le personnage [qu'il]

soit de roman, d'épopée, de théâtre ou de poème, le problème des modalités de son analyse et de son statut constitue l'un des points de « fixation » traditionnel de la critique (ancienne et nouvelle) et de toute théorie de la littérature. » Difficilement saisissable, Hamon avait compris que le décryptage de la condition du personnage demeure une énigme. Aujourd'hui encore, plus d'un demi-siècle après cet article qui fait date avec l'aventure théorique du personnage, que devient cet « être de papier » ?

Dans ses fortunes diverses, le personnage reste profondément capricieux et contingent. L'aventure du personnage continue de faire parler d'elle autant que le problème de son analyse. Dans *Homo fabulator* (Molino et Lafhail-Molino, 2003, p.168), abordant la problématique des métamorphoses qu'a subies le personnage dans les fictions littéraires, notamment dans le roman actuel, les auteurs constatent que « (l)a nature du héros a changé : il ne s'agit plus d'un personnage actif et conquérant des romans de Stendhal ou de Balzac, mais d'un être de plus en plus passif qui ne fait que développer ses impressions et sa réflexion ». Plus que le cas singulier du héros, c'est manifestement tout le personnel des romans et des instances du récit qui se sont complexifiés. En effet, on observe dans de nombreux romans des personnages pathétiques, livides et émotionnellement froids. Ils se manifestent en tant que des lâches, des êtres conditionnés et vidés de leurs substances. En dépit de quelques particularités que l'on peut observer d'un auteur à un autre, la plupart des romans dressent le tableau général de personnages désaxés et sans personnalité. Une telle construction du personnage romanesque se voit dans *La Métamorphose* de Frantz Kafka (Kafka, 1912) ou encore chez Céline dans *Mort à crédit* (Céline, 1936) et *Voyage au bout de la nuit* (Céline, 1945) pour ne citer que quelques auteurs majeurs. Cette tendance se développe surtout dans le

nouveau roman. Laure Helms (Helms, 2018, pp. 155-175) par exemple dresse leur portrait : « Progressivement privé de ses attributs traditionnels, de son énergie et de sa substance, le personnage représente pour les Nouveaux romanciers comme Alain Robbe-Grillet “une notion périmée” dont il faut se débarrasser. » Ce caractère désabusé et fausseté naïf permet de suivre des personnages qui refusent obstinément de s’assumer. Ceux-ci ne vont pas sans rappeler la figure des personnages qui déambulent dans les romans de Michel Houellebecq. Conditionnés par la tension du monde de l’entreprise, les personnages houellebecquiens en général apparaissent tels que des êtres constamment frustrés, stressés et angoissés. Concrètement, comment se dresse la figure du personnage dans l’engrenage capitaliste à travers les romans de Michel Houellebecq ? Quel est le profil type du personnage houellebecquien ?

2. Profilage du personnage houellebecquien

En partant du célèbre article de Hamon intitulé « Pour un statut sémiologique du personnage » (Hamon, 1972, pp.86-110) dont on observera certaines relations intertextuelles tacites avec le titre de la présente étude, chez Michel Houellebecq, l’approche paraît quelque peu différente. Hamon procède d’une reconstruction par identification *a posteriori* des attributs du personnage, alors que la démarche est toute autre dans le roman houellebecquien. Le profilage du personnage houellebecquien adopte une stratégie à rebours de ce qu’en dit Hamon. C’est plutôt dans l’incipit que tout se met en place. Denis Demonpion (Demonpion, 2005, p.181) s’est penché sur le mode d’emploi de l’incipit chez Michel Houellebecq conformément aux recommandations de l’éditeur du premier roman (Houellebecq, 1994). L’éditeur, Maurice Nadeau, s’est confié au journaliste-critique de l’œuvre : « Je me suis rendu compte que ce n’était

pas un roman qui coulait de source. [...] Aux considérations d'ordres philosophiques acides, aiguës, féroces, du début, il propose de substituer une entrée en matière plus anecdotique, plus narrative. » En effet, tout s'inscrit dans une démarche globale qui se met en place à partir du texte de l'exposition. Dans cette veine, *Extension du domaine de la lutte* (Houellebecq, 1994), en tant qu'œuvre expérimentale, fait figure de texte inaugural qui installe le cadre général de l'œuvre romanesque houellebecquienne. Le mode d'emploi a été passé à l'analyse de Christian Monnin (Monnin, 2002, pp.134-144) :

Extension du domaine de la lutte semble être à l'œuvre romanesque ce que *Rester vivant* est à l'œuvre poétique : un texte fondateur, séminal, presque programmatique, dont les deux romans ultérieurs font varier les paramètres pour surmonter l'échec et donner forme à l'idéal qui constitue leur horizon commun. Michel Houellebecq a inscrit son entreprise romanesque dans un cadre stable, défini par une problématique, un idéal abstrait de résolution et une démarche de recherche expérimentale pour le concrétiser.

D'*Extension du domaine de la lutte* (Houellebecq, 1994), Martin Pelletier dans son mémoire de fin de cycle parle d'« œuvre souche du vaste témoignage que représente l'œuvre entière de Houellebecq » (Pelletier, 2009, p.108). De ce point de vue, ce premier texte apparaît comme un viatique indispensable à l'univers houellebecquien, un texte programmatique. Ce livre du menu des recettes met en place l'écosystème dans lequel se déploient les événements fictionnels en général, et le personnage en particulier. D'entrée, on lit par exemple dans *Extension du domaine de la lutte* : « Vendredi soir, j'étais invité à une soirée chez un collègue de travail. On était une bonne trentaine, rien que des cadres moyens âgés de vingt-cinq à quarante ans ». (Houellebecq, 1994, p.5) Cette exposition informe sur les

caractéristiques majeures des personnages qui le campent. Cette scène primordiale révèle à plusieurs titres des constances qui s'observent dans les romans de cet auteur, puisque les personnages partagent relativement les mêmes statuts et fonctions au sein de l'entreprise. Cadres moyens, ils sont liés par la collégialité, avec un âge maximal autour de quarante ans.

L'expérience d'une exposition, celle d'un incipit accrocheur, choc et complet tel que recommandée par Nadeau se rencontre dans les romans ultérieurs, en particulier *Les particules élémentaires* (Houellebecq, 1998). L'histoire racontée s'ouvre sur un décor similaire à celui du premier volume de l'œuvre romanesque. On lit : « Le premier juillet 1998 tombait un mercredi. C'est donc logiquement, quoique de manière inhabituelle, que Djerzinski organisa son pot de départ un mardi soir. » (Houellebecq, 1998, p.13) Ce roman s'ouvre lui-aussi sur le même environnement professionnel dans lequel les relations interpersonnelles se nouent autour du travail. Le lieu et les rapports interpersonnels sont fortement marqués par la collégialité. La célébration d'un pot de départ (à la retraite s'entend) implique indubitablement une relation autour du travail. Le constat général qui se dégage de ces relations est qu'elles sont froides émotionnellement, livides, mais intéressées sur le plan matériel. Tel que l'atteste un passage-témoignage tiré d'*Extension du domaine de la lutte* (Houellebecq, 1994) dans lequel tout est superficiel et intéressé. Il n'y a aucune sincérité dans les rapports. On voit l'indifférence des uns par rapport aux autres sur un fond de questionnements sur ce qui devrait être la nature des relations professionnelles : « Je ne devais jamais revoir Jean-Yves Fréhaut ; et pourquoi l'aurais-je revu ? Au fond, nous n'avions pas vraiment *sympathisé*. De toute façon, on se *revoit* peu de nos jours, même dans le cas où la relation démarre

dans une ambiance enthousiaste. » (Houellebecq, 1994, p.42)
 Par ailleurs, on l'observe surtout à travers le ton méprisant et à la mésestime vis-à-vis de son supérieur hiérarchique jusqu'à son nom : « C'est un de mes supérieurs hiérarchiques ; je crois qu'il s'appelle Norbert Lejailly. Je ne savais pas qu'il serait là, et je ne peux pas dire que je sois ravi de sa présence. » (Houellebecq, 1994, p.36)

À l'image des personnages masculins, les femmes sont aussi liées à l'entreprise par les mêmes rapports professionnels, rarement chaleureux et très souvent antipathiques. Pour n'invoquer que l'extrait relatif au cas de Catherine Lechardoy (Houellebecq, 1994, p. 26), lisons plutôt le passage qui suit :

Catherine Lechardoy confirme dès le début toutes mes appréhensions. Elle a 25 ans, un BTS informatique, des dents gâtées sur le devant ; son agressivité est étonnante : « Espérons qu'elle va marcher votre logiciel ! Si c'est comme le dernier qu'on vous a acheté... une vraie saleté. Enfin évidemment ce n'est pas moi qui décide ce qu'on achète. Moi je suis la bobonne, je suis là pour réparer les conneries des autres... », etc.

Le cas de Catherine Lechardoy est loin d'être singulier, on peut également citer Valérie dans *Plateforme* dont nous parlerons davantage dans la suite de ce propos. Elles sont aussi des employées, des cadres moyennes au service de l'entreprise, du capitalisme. Ces exemples féminins sont exceptés de quelques rares figures dont celle de la grand-mère maternelle du narrateur dans *Les particules élémentaires* (Houellebecq, 2001, p.25), quoiqu'elle fût sur le plan professionnel une modeste « ruraliste » qui a pourtant joué un rôle important dans son foyer.

Valérie, personnage important de *Plateforme* (Houellebecq, 2001) apparaît comme le modèle par excellence du personnage féminin arborant son statut très

enviable de cadre moyenne, à la situation sociale fort appréciable pour qui partage sa doctrine. Elle en a conscience, elle qui invente pourtant des concepts laconiques, dépourvus de sens qu'elle met au service d'une activité tout aussi inutile. De la « boîte » où elle travaille à la promotion du tourisme de masse, sa fonction consiste en la création des clubs de vacance destinés à offrir aux cadres des moments de détente après le dur labeur. En fait, son rôle, selon l'auteur, consiste à inventer des concepts totalement abscons au service d'une activité inutile. Mais avoue-t-elle dans *Plateforme*, « Je suis prise dans un système qui ne m'apporte plus grand-chose, et que je sais au demeurant inutile ; mais je ne vois pas comment y échapper. Il faudrait, une fois, qu'on prenne le temps de réfléchir ; mais je ne sais pas quand on pourra prendre le temps de réfléchir. » (Houellebecq, 2001, p.224) Tout va vite à une allure si insoutenable qu'il ne laisse aucun répit aux cadres, à peine si ceux-ci sont en mesure de penser à leurs vies privées sans l'entreprise.

Les personnages principaux et secondaires sont tous individués, solitaires voire isolés. Passé leurs carrières, ce sont des seniors blasés qui souffrent de cet isolement, tel que Jean-Pierre Martin, le père de Jed dans *La carte et le territoire* (Houellebecq, 2010, p.12). En effet, après leurs carrières professionnelles, au soir de leurs vies, de laborieuses vies, ils sont contraints par les contingences du système à demeurer des singletons, cloîtrés, soit chez eux soit dans un EHPAD (Établissement d'Hébergement pour Personnes Âgées Dépendantes). Ces seniors apparaissent comme des êtres qui ont été totalement lessivés par une machine sociale et entrepreneuriale qui ne leur a pas laissé de répit toute leur vie durant. Certains d'entre eux préfèrent malgré eux-mêmes se faire euthanasier pour échapper à la vie spleenétique qui leur devient impossible à supporter.

Tout compte fait, on se rend que dès les incipits, on peut déjà les identifier. On s'aperçoit que ce sont les mêmes types de personnages, de cadres moyens qui sont mis en scène. Juniors ou rarement seniors, majoritairement masculins ou quelques fois féminins, les scènes des romans sont dominées ces cadres moyens dont l'âge semble indifférencié d'un roman à un autre. En général, l'âge oscille autour de trente et quarante ans comme le confirme cet autre extrait tiré de *Plateforme* (Houellebecq, 2001, p. 20) :

De retour à mon travail, j'annonçai à Marie-Jeanne que j'avais besoin de vacances. Marie-Jeanne est ma collègue ; c'est ensemble que nous préparons les dossiers d'exposition, que nous œuvrons pour la culture contemporaine. C'est une femme de trente cinq ans [...] Sur le plan hiérarchique, elle est dans une position légèrement supérieure à la mienne ; mais c'est un aspect qu'elle préfère éluder, elle s'attache à mettre en avant le travail d'équipe au sein du service.

De nombreux autres passages à l'image de celui-ci permettent de montrer l'ancrage des personnages dans l'entreprise. Parmi eux, ceux qui se distinguent par leurs qualités humaines et éthiques sont les artistes, les littérateurs et quelques figures féminines. Pleins de valeurs fortes, ils sont aimables, avenants, capables de douceurs et d'altruisme. La figure de Bruno dans *Plateforme* (Houellebecq, 2001) ou de Beigbeder dans *La carte et le territoire* (Houellebecq, 2010) en sont la parfaite illustration. Le personnage et l'environnement professionnel sont indissociables, puisque l'entreprise représente le cadre organique qui structure la plupart des relations interpersonnelles.

Il s'agit à présent d'apprécier la qualité des rapports entre les cadres et l'entreprise qui les emploie. Comment sont

régis ces types relations professionnelles qui se déploient sur un axe hiérarchique vertical ?

3. L'entreprise contre le cadre

Dans son essai au titre à tout le moins insolite, *Houellebecq économiste*, Maris (Maris, 2014, p.55) écrivait : « L'entreprise est un écosystème. En lui niche un personnage essentiel, le cadre. » Dans la présente séquence de notre étude, il s'agit de faire une incursion au sein de l'entreprise, de décrypter la nature des rapports sociaux et d'analyser précisément leur qualité, notamment la relation que le personnage (le cadre) entretient avec l'entreprise qui l'emploie, mais aussi avec ses supérieurs hiérarchiques. L'entreprise en effet est une structure pyramidale qui est dotée d'un code d'éthique et de déontologie. Elle est dotée surtout d'une culture qui lui est propre, la « une culture d'entreprise » et dans laquelle les rapports sont rigides. Lesdits rapports sont réglementés aussi bien par une verticalité hérissée, au sommet de laquelle on a le monde des employeurs, que par l'horizontalité, c'est-à-dire le monde des employés. De part et d'autre de ces deux univers distincts, les travailleurs se rencontrent sans nécessairement s'apprécier. Le monde horizontal qui est celui des employés est structuré autour de la figure du cadre, il laisse apparaître des rapports de subordination.

Au bas de l'échelle d'une stratification sociale verticale, ils sont dans tous les cas des employés. Ils sont astreints à des fonctions opérationnelles et sont tenus d'obéir, de s'exécuter et de se taire. Ainsi, l'entreprise fait du cadre un personnage au service d'une "cause" dont il ignore totalement les tenants et les aboutissants. Alors qu'il pense diriger, c'est plutôt lui-même qui se retrouve sous les ordres. Sous la menace omniprésente du licenciement, les travailleurs sont constamment chauffés à blanc et tenus au

respect. Le risque de licenciement pour défaut de rendement est suspendu au-dessus de leurs têtes comme une épée de Damoclès. Le cadre ressent et vit permanemment le spectre d'une rupture éventuelle du contrat, celle-ci pouvant intervenir sans sommation. De sorte que le cadre est constamment angoissé. Soumis aux impératifs de l'entreprise, il doit s'exécuter sans condition aux ordres de la hiérarchie. L'écho de la voix de Marx et d'Engels à travers *Le manifeste du parti communiste* (Marx et Engels, 1847) résonne ici. Il s'entend à travers son projet de dépérissement immédiat du capitalisme dans le procès sans appel qu'il en fait dans sa dialectique du matérialisme historique. C'est pourquoi Maris (Maris, 2014, p.56) écrit : « L'entreprise est le royaume de l'asservi volontaire. Le cadre n'a pas de pouvoir. Il est condamné à servir son maître pour maintenir un niveau de salaire destiné à satisfaire son unique moteur, la consommation ».

Sur le plan des relations interpersonnelles au sein de cet univers liberticide et impitoyable qu'est l'entreprise, la plupart des rapports sont marquées d'une sourde hostilité entre collaborateurs. Cette hostilité est provoquée par la recherche effrénée du profit qui soumet le cadre au labeur asservissant, à la nécessité du rendement, à la performance et à la compétitivité. Pourtant « les cadres y adhèrent » (Maris, 2014, p.57) bon gré mal gré. En tout cas, le personnage anonyme d'*Extension du domaine de la lutte* (Houellebecq, 1994) a l'opportunité de claquer la porte de la « boîte » qui l'emploie, et il pourrait présenter sa démission pour recouvrer sa liberté. Il fait le choix de se taire pourtant, se contentant de maugréer quelques mots entre ses dents. Il n'en a pas le cran, c'est un lâche qui s'offre en victime résignée à un engrenage qui l'exploite, le système le broie et qui finit par le consumer. Il ne peut pas s'en défaire ou plus exactement il ne veut pas s'en défaire. A cette indolence

résolument passive, tout lui est impossible. Valérie, la directrice commerciale de l'entreprise Nouvelles frontières (Houellebecq, 2001, p.189) s'y est faite, elle pense qu'elle ne pourrait plus s'en sortir car, selon elle « [...] le principe du capitalisme : si tu n'avances pas, tu es mort. A moins d'avoir acquis un avantage concurrentiel décisif. » Elle renchérit plus loin dans *Plateforme* (Houellebecq, 2001, p.274) « [...] le capitalisme était dans son principe un état de guerre permanente, une lutte perpétuelle qui ne peut jamais avoir de fin. » Assurément l'entreprise constitue l'arme principale du capitalisme.

Entre entreprises, la concurrence est âpre et sans concession. Cette lutte acharnée rappelle une scène de cannibalisme dans laquelle les unes prospèrent sur les cendres des autres lorsqu'elles n'ont pas elles-mêmes contribué à leur faillite. L'extrait qui suit, tiré de *Plateforme* (Houellebecq, 2001, p.150) est illustratif de ce tout mercantile. Dans un système capitaliste, tout est vénal, tout est convertible financièrement : « Il y a deux mois, nous avons racheté la chaîne Eldorado au groupe Jet Tours ». C'est ainsi que le rachat d'une entreprise est évidemment une cession à l'acquéreur de biens matériels et de ses actifs. Cela implique aussi une forme de rétrocession des hommes et des femmes qui y travaillent, comme si ceux-ci étaient devenus de simples marchandises. Dans ce tour de passe-passe, l'humain dans le système capitaliste est réduit à sa valeur marchande où seuls les meilleurs sont conservés : ceux qui excellent sur l'échiquier économique sont triés sur le volet et les médiocres, ceux qu'on pense inutile au système de production, sont rangés au placard. Constamment mis à rude épreuve, au nom de l'efficacité, de la compétitivité et de la performance, le cadre est toujours poussé au bout de l'effort, à se surpasser, à être en concurrence avec lui-même lorsqu'il n'est pas mis en concurrence avec un collègue. Ce

constat a fait réagir un personnage de *Plateforme* (Houellebecq, 2001, pp.192-193), en l'occurrence Jean-Yves Fréhaut : « C'est curieux... dit-il, on est là, à l'intérieur de l'entreprise, comme des bêtes de somme très bien nourries. Et à l'extérieur il y a les prédateurs, la vie sauvage. »

Avec Houellebecq, il ne faut pas se méprendre en pensant qu'il condamne le travail considéré comme une damnation, au sens biblique. Il croit plutôt au travail, aux vertus cardinales et sacro-saintes du travail, celui des artistes, des artisans, des femmes et hommes de métiers, jusqu'au plus vieux métier du monde. Il a foi en tous ceux qui font avancer le monde. A ce statut professionnel du personnage houellebecquien, il faut distinguer cette catégorie de personnes et partant, « la distinction entre l'art et l'artisanat, entre la conception et l'exécution, doit [elle-aussi] être abolie ». (Houellebecq, 2010, pp. 97-98) Raison pour laquelle :

Presque tous les tableaux de Jed Martin, devaient noter les historiens d'art, représentent des hommes ou des femmes exerçant leur profession dans un esprit de bonne volonté, mais ce qui s'y exprimait était une bonne volonté raisonnable, où la soumission aux impératifs professionnels vous garantissait en retour, dans des proportions variables, un mélange de satisfactions financières et de gratifications d'amour-propre.

Ce qui permet d'ériger l'artiste au rang de génie, d'êtres exceptionnels, de celles et ceux qui apportent sens et crédit à l'ingénierie, à l'activité humaine, à l'œuvre intellectuelle, manuelle et de création. L'humain est redevable à son travail, à la qualité intrinsèque de son produit créatif qu'il soit intellectuel ou manuel. Ce type d'activité est celle que prône Houellebecq dans laquelle le travail se réconcilie avec la liberté, loin des logiques de privation et de prédation propres à l'entreprise capitaliste.

Conclusion

L'analyse du profil du personnage houellebecquien à travers les labyrinthes du roman contemporain a permis de cerner des individus isolés, sans personnalité, livrés à la merci de l'entreprise qui les exploite. En tirant ainsi un trait sur la conclusion de ce travail, on peut bien se demander ce qu'apporte réellement cette esquisse du statut professionnel du personnage houellebecquien, cette réflexion autour de personnages qui se sont révélés en tant que des êtres livides, désaxés, dans un monde totalement intéressé où l'impératif de la contribution du tout au développement se pose avec acuité. A la vérité, l'analyse du statut professionnel du personnage houellebecquien n'aura été finalement qu'un prétexte pour réinterroger la littérature dans son rapport au développement humain, social et économique. L'étude du personnage-type de l'œuvre houellebecquienne, notamment la figure du cadre moyen, l'incursion dans son écosystème en particulier et extensivement l'exploration de l'univers professionnel, ont permis de comprendre que la littérature et les arts adoucissent, humanisent davantage la gestion des biens et des hommes. En fait, les arts et la littérature tiennent en éveil la valeur intrinsèque de l'humain qui est en train d'être inhibée par le capitalisme, son froid égoïsme et le règne absolu de l'argent. L'œuvre littéraire permet ainsi de réinterroger notre humanité dans sa course haletante et effrénée vers un modèle de développement social et économique illusoire dans lequel la mesure de toute chose relève de sa place sur l'échiquier capitaliste, le marché. A la place de choix qu'il réserve aux artistes et singulièrement aux hommes de lettres, il apparaît que la littérature constitue un des derniers refuges contre un monde en pleine dérive capitaliste. Pour lui, les hommes de lettres sont cette sève vivifiante qui alimente l'amour et entraîne le progrès de

l'humanité. Les arts et la littérature apportent à la société actuelle devenue si intéressée, calculatrice, égoïste, déshumanisée et constamment agitée par l'idée de rendement et de la recherche effrénée du profit quelques étincelles d'humanité. De tout ce qui précède, la littérature, nous semble-t-il, est un outil de développement socio-économique, par sa faculté à rehausser la condition humaine, en insufflant un peu plus d'humanité à l'*homo economicus*. Sans distance critique, dans le modèle de système de représentation capitaliste qui apparaît dans le roman houellebecquien, le développement relève finalement d'une illusion sociale et économique.

Références bibliographiques

- ACEMOGLU Daron et ROBINSON James, 2015, *Prospérité, puissance et pauvreté : Pourquoi certains pays réussissent mieux que d'autres*, Genève, Markus Haller, Coll. « Echanges ».
- ARISTOTE, 1858, *La Poétique*, Paris, Librairie philosophique de Ladrangé, [Traduction de Barthélémy Saint-Hilaire].
- Demonpion Denis, 2005, *Houellebecq non autorisé : Enquête sur un phénomène*, Paris, Libella Maren Sell.
- LUKÁCS Georg, 1989, *La théorie du roman*, Paris, [1920], [Traduction de Jean Clairevoye], Paris, Gallimard.
- GOLDMANN Lucien, 1964, *Pour une sociologie du roman*, Paris, Gallimard.
- HAMON Philippe, 1972, « Pour un statut sémiologique du personnage », in *Littérature*, n°6, Paris, Seuil, pp. 86-110. Consulté le 14/03/2023. [Disponible en ligne] sur : <https://doi.org/10.3406/litt.1972.1957>

- HELMS Laure, 2018, « La crise du personnage », in *Le personnage de roman*, Paris, Armand Colin, Coll. « Coursus », pp.155-175.
- HOUELLEBECQ Michel, 1994, *Extension du domaine de la lutte*, Paris, Ed. Maurice Nadeau.
- HOUELLEBECQ Michel, 1998, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion.
- HOUELLEBECQ Michel, 2001, *Plateforme*, Paris, Flammarion.
- Lipovetsky Gilles, 1983, *L'ère du vide, essai sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard.
- MARIS Bernard, 2014, *Houellebecq économiste*, Paris, Flammarion.
- MARX Karl et Friedrich Engels, 1990, *Le manifeste du Parti communiste*, [1847] Paris, UGE.
- MOLINO Jean et Lafhail-Molino Raphaël, 2003, *Homo fabulator : Théorie et analyse du récit*, Lasalle, Actes sud.
- MONNIN Christian, 2002, « Extinction du domaine de la lutte : l'œuvre romanesque de Michel Houellebecq », in *L'Atelier du roman*, pp. 134-144.